

©A. Ferro/Ithaque, 2020

ANTONINO FERRO

**Pensées d'un psychanalyste  
irrévérencieux**

Ou petit guide de survie  
pour analystes et patients curieux

Entretiens avec Luca Nicoli

*Traduit de l'italien par Maggiorino Genta,  
avec la collaboration de Dimitra Katla*



I T H A Q U E

©A. Ferro/Ithaque, 2020

Du même auteur  
aux Éditions d'Ithaque

RÊVERIES (2012)

ÉVITER LES ÉMOTIONS, VIVRE LES ÉMOTIONS (2014)

LE CHAMP ANALYTIQUE.  
UN CONCEPT CLINIQUE (2015)

LES VISCÈRES DE L'ÂME.  
ALPHABET DES ÉMOTIONS ET NARRATIVITÉ (2019)

★

© ANTONINO FERRO, 2017

*D'abord publié en italien par Raffaello Cortina Editore, à Milan*

ILLUSTRATION DE COUVERTURE

*Out of the Box*, sculpture de Sandra Ogden,  
San Francisco, 2017

ISBN 978-2-490350-06-3

Dépôt légal, 1<sup>re</sup> édition : janvier 2020

© 2020, Les Éditions d'Ithaque, pour la traduction française  
3 rue Primatrice 75013 Paris France  
[www.ithaque-editions.fr](http://www.ithaque-editions.fr)

Les Belles Lettres Diffusion et Distribution (BLDD)



*Introduction*

*Anthologie de pensées malcommodes* par Luca Nicoli 7

1. Identité	19
2. Les règles du jeu	30
3. Les débuts	45
4. Questions de théorie	61
5. Le chemin de Freud à Bion	83
6. Voyager léger	103
7. Le champ analytique	117
8. Problèmes techniques	139
9. Rêver	149
10. Rencontres	185

*Glossaire* 195

*Bibliographie* 205





## 2. Les règles du jeu

---

— C'est un jeu, ou c'est pour de bon ?

— Qu'est-ce que ça change ?

*Wargames*

LUCA NICOLI — *Puisque nous parlons de jeux : la première chose qu'on fait quand on commence à jouer, c'est établir les règles sans lesquelles le jeu est autre chose que ce qu'il est. Commençons donc par poser les règles qui constituent notre cadre. Les Anglais avaient cinq séances par semaine. En Europe en général, on voyageait en voiture, sur quatre roues. En France, ils ont le tricycle.*

ANTONINO FERRO — ... Ou le side-car.

*Ou le side-car. Les jeunes analystes et de nombreux thérapeutes vont plutôt à moto, quand ça va ; quand ça ne va pas, ils vont en monocycle, comme les clowns du cirque. À ce propos, on dit qu'avec moins*

*de trois séances par semaine il n'y a pas d'analyse car la méthode des associations libres perd son sens dans une relation à faible fréquence. Nous pouvons aussi ajouter que vous avez cité la déconstruction du discours réel, parmi les outils de l'analyste ; jusqu'à quel point, dans une analyse à faible fréquence – que nous pouvons aussi appeler psychothérapie psychanalytique –, il reste possible d'accomplir ce type de transformation ? Ce sont des situations où la réalité externe est très présente.*

La question est fort complexe. Je trouve la métaphore que vous utilisez tout à fait pertinente ; pour ma part le side-car peut aller ; la moto ou le vélo me conviennent également. Lorsque c'est possible, je laisserai le monocycle.

Naturellement, il est bien plus difficile de maintenir l'équilibre sur un vélo ou un monocycle. Sur une chaise avec un seul pied, je ne ferais pas s'asseoir ma grand-mère – elle risquerait de se casser le fémur. Même une chaise avec deux pieds m'inquiéterait. En fait, une chaise commence à être stable avec trois pieds – si elle en a plus, encore mieux.

Est-ce péremptoire, obligatoire ? Je dirais qu'il y a des choses auxquelles nous devons nous résigner. L'eau bout à cent degrés. Nous pouvons utiliser tous les trucs possibles : certainement en allant dans les Andes ou je ne sais où, à l'aide de certains artifices, l'on pourra la faire bouillir à quelques degrés de moins, mais nous n'allons pas réinventer la physique. L'eau bout à une température donnée, et j'imagine qu'il en va de même pour la fission nucléaire : il faut qu'une certaine température soit atteinte pour que ça s'amorce. De même, en analyse : il faut une certaine fréquence pour qu'une réaction en chaîne s'enclenche. Cela dit, je crois que personne ne peut dire quelle doit être précisément

cette fréquence. D'après mon expérience, j'ai toujours eu la sensation qu'avec trois ou quatre séances quelque chose pouvait se mettre à fonctionner différemment, d'une manière plus vivante, qui permettait vraiment un renoncement progressif aux aspects de la réalité, ceux auxquels il nous faut véritablement renoncer pour être analystes.

Pourrait-on faire un travail d'inspiration analytique avec deux séances ou même une seule ? Sûrement oui, mais je l'appellerais un « travail d'inspiration psychanalytique ». Une personne peut être aidée dans sa souffrance psychique même si on la rencontre une fois par semaine, voire deux fois par mois. C'est un travail légitime. Mais alors là, il vaut mieux ne pas parler d'un « travail d'analyse » dans le sens de la possibilité de communiquer au patient ou de développer chez lui des outils dont il ne disposait pas auparavant et dont il deviendrait le légitime propriétaire. Si l'on veut signifier quelque chose qui soit profondément transformatif, je dirais que l'accélérateur de particules doit être réglé sur les trois à quatre séances hebdomadaires. Quant à la répartition des séances dans la semaine, je ne mettrais pas de contraintes excessives : on peut très bien avoir deux séances lundi, et une, vendredi, peu importe.

Je n'ai aucune idée de quoi sera fait notre travail dans cent ans : mais nous devons nous résigner quant au fait que, sans une haute fréquence, nous n'obtiendrons pas une restructuration de toute la maison, de tous ses appareils électroménagers, de toute sa plomberie...

Il y avait, par le passé, une division qu'au fond je continue à considérer comme valable ; il se peut qu'elle soit démodée, mais je trouve utile la distinction entre *psychanalyse* et *psychothérapie*,

que, pour être sincère, l'on a toujours liée au nombre des séances. Mais il est évident que, si vous me demandiez si je préférerais faire une analyse à cinq séances avec un analyste incompetent ou une analyse à deux séances avec Donald Meltzer, je n'ai aucun doute de vouloir faire une analyse à deux séances avec Meltzer et de pouvoir bel et bien l'appeler « analyse »... Si vous me demandez si je préfère avoir une séance par semaine avec Thomas Ogden ou cinq séances avec un collègue proto-pléisto-intégriste, que voulez-vous que je vous réponde ?

Mais nous poussons le raisonnement à l'extrême : si nous parlons d'un analyste qui fonctionne moyennement, la fréquence est importante et fait partie de ces invariants qui constituent le cadre et qui devraient être les plus fixes possible. Nous avons donc la fréquence, la durée de la séance, la durée dans le temps de l'analyse, la stabilité relative – qui est une composante fondamentale –, le rythme.

Le rythme est extrêmement important, spécialement pour les noyaux les plus archaïques qui sont présents en chacun de nous, les plus primitifs, c'est-à-dire les noyaux autistiques. Ces noyaux très archaïques (Bleger parlait de « noyau agglutiné »), nous ne nous y approchons pas avec des mots ; la thérapie se fait au moyen du rythme, qui est l'un des aspects les plus importants ayant affaire avec le non verbal, avec l'*identification projective*<sup>\*1</sup>, avec l'autre bien avant la parole.

*Vous parlez de stabilité, de rythme et, à ce propos, j'ai un secret à vous confier. Vous n'êtes peut-être pas au courant, car vous, les didacticiens,*

1. Voir le chapitre 6.

*vous vous promenez dans les belles galeries du palais analytique, mais dans les sous-sols, occupés par ces jeunes analystes à mi-temps qui ne voient que deux patients par jour ou par semaine, le paiement des séances manquées est un lieu de conflits sanglants, pis, de fugues immédiates sans retour. Descendez dans nos sous-sols et dites-nous ce que vous en pensez.*

Je dirais que c'est assez simple, car nous entrons ici dans le chapitre du cadre. Une chose très importante au sujet du cadre, dont on ne parle pas beaucoup, est la « Constitution » que nous nous donnons. C'est comme pour jouer aux cartes, quand on dit : « Voilà les règles de ce jeu. Veux-tu le jouer avec moi de cette manière ou pas ? » L'autre est libre d'accepter ou de refuser. Ainsi je crois que, du moment que je vois un patient et que je lui expose notre Constitution, une fois qu'elle est signée, elle vaut pour tous les deux. Il ne s'agit pas d'une Constitution faite par ma personne à l'usage des patients : c'est quelque chose à laquelle je me sou mets aussi. Par conséquent, si nous établissons en début d'analyse nos règles, elles ne peuvent pas ensuite ne pas être observées. Si j'accepte qu'un patient ne paye pas les séances manquées, comment puis-je ensuite payer mon crédit ? Comment puis-je m'engager à payer chaque mois l'emprunt de ma maison, mon crédit pour la voiture, les livres pour les enfants qui vont à l'université ? Donc, pourquoi je me fais payer les séances qui n'ont pas eu lieu ? Je me les fais payer car j'ai besoin de vivre ; il n'y a pas d'aspect punitif ou éducatif du genre : « Ainsi tu ne manqueras plus tes séances ! »

Si le patient manque souvent ses séances, c'est que l'un des deux, lui ou son analyste, a la tête bien ailleurs. Si l'analyste

réussit à conduire l'analyse de manière suffisamment vivante, le patient arrivera dix minutes avant l'heure, car il a hâte de commencer. Elle est belle l'analyse, c'est ce que peu de gens comprennent. On parle toujours de la douleur, de la souffrance ; de la souffrance de l'analyste, de la souffrance du patient. C'est monotone cette liturgie de la souffrance ; il faut qu'on ait aussi la possibilité de s'amuser. Si quelqu'un a vécu un événement tragique, il est évident qu'à ce moment-là il n'aura pas de quoi rire – peut-être sa grand-mère vient-elle de décéder... Mais ce que je veux dire c'est que même si la grand-mère est décédée, à un moment donné ce fait peut devenir semblable à un conte triste écrit par Karen Blixen. La transformation narrative, en roman, en quelque chose de pensable, est de toute façon un passage qui nous fait du bien par rapport à l'événement brut en soi. Lorsque nous arrivons à transformer n'importe quelle réalité d'événement brut ou source de sensorialité brute en un conte, peut-être allons-nous nous retrouver dans *La Connaissance de la douleur* de Gadda, mais cela vaut encore mieux que l'impression d'avoir sa tête martelée.

Le plaisir de l'analyse veut dire aussi cela : réussir à transformer des états mentaux désorientés, fragmentés en un conte qui, je l'espère sincèrement, pourra être le plus amusant, le plus aventureux possible. Certes, parfois on tombe sur Gadda et alors nous traverserons également le conte de Gadda, mais je le répète – et c'est important –, le plaisir de l'analyse devrait justement être celui qu'on éprouve en arrivant dans la chambre des jouets, ou en lisant *Les Mille et une nuits*. Le but est aussi de s'amuser. Ce qui me rend allergique, c'est l'emphase sur la douleur. Une certaine quantité de douleur doit être supportée ; si je suis

sous antibiotiques, je dois supporter l'injection, même si elle fait mal : ce n'est pas une tragédie. Et si je vois que l'antibiotique a un effet, j'y retourne le lendemain pour recevoir une autre injection.

*La durée de l'analyse, de Freud à aujourd'hui, s'est beaucoup rallongée – de quelques mois à plusieurs années –, et certains disent que c'est même trop. Les analyses devraient-elles durer moins longtemps, ou pas ?*

Je crois qu'une analyse doit durer le temps qu'il faut. Il ne me semble pas y avoir des critères objectifs concernant la durée de l'analyse : je me rends compte que je peux m'éloigner du sujet, mais je vais répondre de manière indirecte. Autrefois, il y avait les fameux critères de fin d'analyse, comme il y avait des critères pour tout. Il y avait par exemple, les fameux *critères d'analysabilité*\*. La route était toute tracée, avec un tas d'indications.

Je ne crois absolument pas qu'il existe des critères de fin d'analyse ; toutefois, je ne doute pas que dans chaque analyse, à un moment donné et parfois de façon tout à fait inattendue, il y ait de signaux indiquant que le voyage est sur le point de se terminer. Je crois donc qu'une analyse peut être terminée après un certain temps, lorsque ces signaux apparaissent. J'ai décrit ailleurs quels peuvent être ces signaux : en général le patient indique qu'il dispose d'un équipement suffisant pour s'en sortir seul.

*Peut-être que le problème lié à la durée de nos thérapies est davantage perçu aujourd'hui que par le passé. Les patients d'aujourd'hui, un peu pour des raisons socio-économiques, un peu pour des raisons internes, sont plutôt réticents aux relations de dépendance de longue durée. Stefano Bolognini soutient qu'aujourd'hui les enfants peinent à accepter*

*longtemps des soins constants et fiables. Les familles se rompent et se recomposent, les pourvoyeurs de soins se relayent entre parents, grands-parents, baby-sitters, entraîneurs et éducateurs en tous genres. Le résultat tend à être une confiance moindre à s'en remettre à l'autre. Comment pouvons-nous faire face à cette méfiance vis-à-vis de la dépendance, du moment que nous proposons un travail analytique qui prend autant de temps pendant la semaine et qui souvent peut durer bien des années ?*

Tout d'abord, je suis absolument convaincu que nous devons toujours garder en mémoire la caducité : il n'est pas dit que la psychanalyse durera pour toujours ni que les gens doivent obligatoirement faire une analyse. L'analyse doit être faite par ceux qui en ont envie, et qui ressent, d'expérience, qu'elle les aide à se sentir mieux le lendemain, la semaine suivante et ainsi de suite. J'imagine qu'à un moment donné ça devrait être comme un rendez-vous fixe, comme celui des amis qui se voient lundi, mercredi et vendredi pour faire leur partie de cartes. L'analyse devrait être une belle chose, une chose amusante, comme un jeu. Ça devrait être quelque chose qui plaît et pour laquelle on est disposé à engager de l'énergie, du temps, de l'argent, comme lorsque l'on va à un match de football. Et si tu ne veux pas aller voir Inter-Milan, car le foot ne t'intéresse pas ? Tu es libre de ne pas y aller : ça doit être un plaisir et non une ordonnance à suivre.

Peut-être dois-tu te rendre compte que si tu souffres d'une phobie, d'une inhibition, d'attaques de panique ou de n'importe quel autre trouble, tu pourras certainement contrôler les situations d'urgence ou de gravité particulière avec des médicaments ou avec d'autres moyens, mais si tu veux vraiment t'en sortir, le seul moyen connu jusqu'à présent est malheureusement

la psychanalyse. Notre psychanalyse subit une étrange destinée ; on lui prête, par moments, le pouvoir de tout soigner, puis soudain on lui enlève de vastes domaines de la souffrance psychique au motif qu'elle ne pourrait prétendument plus s'en occuper. C'est, à la fin, inintéressant de revenir sur cette histoire<sup>1</sup>.

*Vous avez parlé de match de football, mais aujourd'hui aller au stade coûte cher. Parlons donc d'argent : quelques jeunes thérapeutes sont plutôt embarrassés pour se faire payer. Certes, il y a une difficulté à reconnaître la valeur de notre propre travail, mais il me semble qu'il existe aussi une idée plutôt répandue dans le « sous-bois », selon laquelle l'analyse devrait être un droit ouvert à tout le monde, d'autant plus dans un moment aussi difficile comme celui que nous vivons.*

*Je pense à l'Argentine où l'on disait que même les chauffeurs de taxi, qui venaient te chercher à l'aéroport, avaient fait une analyse. Je suis en train de parler d'une sorte de responsabilité sociale de l'analyste. Sans compter la crise et le fait que certains patients peinent véritablement à subvenir à leurs besoins. Enfin, j'aimerais approfondir la relation entre l'argent, les fantasmes internes – aussi bien ceux du patient que de l'analyste – et la réalité extérieure.*

Je dirais deux choses. Tout d'abord, je trouve qu'il n'est absolument pas vrai que l'analyste se fait payer parce que c'est important symboliquement, etc. Si j'étais riche, je crois que

1. Il s'agit du problème soulevé par la publication, le 26 janvier 2012, des Directives de l'Institut supérieur de la santé publique à propos du traitement des enfants autistiques, qui promeuvent les interventions dites de « réhabilitation » à la défaveur des interventions psychothérapeutiques. Par conséquent dans différents pays, comme en France et en Italie, une vive polémique a surgi sur la relation entre psychanalyse et autisme.

je ne me ferais pas payer pour l'analyse, car je m'amuse, je l'aime, je me soigne. J'y trouve plein d'avantages : l'analyse m'est très utile ! Tenons compte du fait que l'analyste est bien plus dépendant de l'analyse que le patient. Le patient se contente de trois ou quatre séances par semaine. L'analyste a besoin de trente-deux séances par semaine, donc il est bien plus *addicted* ; paradoxalement il en a bien plus besoin que les autres ! Ainsi, sincèrement, si j'étais riche je crois que je ne me ferais pas payer même pas un euro symbolique ; on n'a pas besoin de cette symbolique de la restitution. Puis, le patient me restituera quelque chose de toute façon, à travers son sourire chaleureux, sa poignée de main, sa gratitude peut-être un jour, quand et s'il y en a.

Alors pourquoi je me fais payer ? Je me fais payer, l'analyste en général se fait payer pour le travail qu'il renonce à faire pour pouvoir être analyste. Si je ne me faisais pas payer lorsque je pratique l'analyse, je devrais, pour subsister, exercer comme neurologue – mon métier auparavant –, du moins pendant quelques heures par jour ; ainsi, je me fais payer parce que je renonce à être neurologue. En d'autres termes, le patient ne me paye pas pour ce qui se passe pendant la séance, il me paye pour que je puisse subsister, pour que je puisse donner quelque chose au marchand de fruits et au boucher. N'ayant pas d'argent de côté, n'ayant pas d'usine, n'ayant pas d'entreprise, je dois me soucier de gagner l'argent à donner au charcutier ou au boulanger. Donc, cet argent, je dois le demander au patient, car l'analyse est un luxe que nous ne pouvons pas nous permettre de faire gratuitement.

*Vu que vous aimez Star Trek, prenons l'astronef et allons vers la dimension où il y a cet alter ego du docteur Ferro, celui qui est issu d'une famille*

*riche. Je me demande quelle espèce de sourire et de poignées de main je devrais vous donner pour contrebalancer un peu ce que vous me donnez.*

*Ou bien ?*

On pourrait aussi dévoiler un secret : parfois, le patient aussi soigne l'analyste. Je ne veux pas dire qu'on fait une analyse mutuelle, mais j'ai peu de doutes que, sur le plan psychique, l'analyste trouve un bénéfice par le nombre d'heures de travail qu'il fait.

*En ce cas, je dois vraiment vous l'extorquer, ce secret : en quoi l'analyse fait du bien à l'analyste ?*

Eh bien, ça serait comme se demander, dans un monde plein de bactéries, en quoi l'antibiotique fait du bien au médecin. Je crois que faire beaucoup d'heures d'analyse fait du bien pour le maintien et le développement constant des outils pour penser, ça maintient vivant son bon fonctionnement, là où des dysfonctionnements pourraient se présenter avec le temps.

Du coup, nous pouvons nous demander : qu'est ce qui fait du bien à l'analyste pour qu'il maintienne une vie psychique suffisamment vivante ? Je répondrais : ces heures au cours desquelles il ne fait pas d'analyse, au cours desquelles il s'occupe d'autre chose, au cours desquelles il vit. Pensons à un analyste qui passerait sa vie dans une chambre.

L'analyste doit vivre, doit être un être humain qui vit ses propres expériences ; l'idéal serait même qu'il ait un deuxième travail, mais en général il n'a pas le temps pour le faire. J'aimerais un analyste qui aurait aussi une poissonnerie, une boucherie,

ou un analyste qui serait aussi dermatologue ou paléontologue. Qui ferait autre chose, à l'instar des anciens analystes, des vieilles générations.

Abstraction faite de cela, il est fondamental d'avoir quelques heures pour ne rien faire, laissant l'esprit un peu en jachère ; ne rien faire est un art.

Et puis revenons aux heures de traitement, car chaque patient que nous traitons est une motte peu connue que nous explorons : l'analyse de quelqu'un est toujours une forme d'autoanalyse.

Et enfin je crois que l'analyste devrait pratiquer tout ce qui lui fait plaisir : sûrement lire, voir des films ou avoir une activité artistique, voire tout simplement vivre, s'occuper des choses banales comme tout le monde ; il devrait se disputer avec sa fiancée, se réconcilier, aller au cinéma...

*Peut-on dire que la maladie la plus fréquente des analystes est la dépression et que plusieurs se laissent soigner par leurs patients, ou bien non ?*

Pourquoi ne peut-on pas le dire ? C'est la vérité, il y a des analystes qui sans leurs patients ne se portent pas bien, ils ont une vraie et propre *addiction* aux patients, ils se portent bien grâce au fait d'avoir des patients. Je crois qu'un analyste devrait avoir une vie suffisamment saine pour dire : « Je me porterais très bien, je me donnerais du bon temps si je gagnais trois millions à la loterie et n'avais pas à travailler. » Non, je n'aime pas qu'on dépende des patients et que pour bien se porter on ait besoin d'un autre qui se porte mal.

Ensuite, je crois que l'analyste devrait avoir – dans les limites de l'humain et du possible – une vie suffisamment satisfaisante.

Même sur le plan sexuel, s'il m'est permis, car sinon on peut avoir des ennuis. Vous devriez être moyennement satisfait de votre vie, être content aussi de partir en vacances. L'analyste devrait être content si un patient manque une séance, ainsi il pourrait faire autre chose, aller prendre une glace, s'acheter un livre. L'analyste ne devrait pas se sentir mal chaque fois qu'il n'est pas en séance avec un patient, c'est inadmissible.

*Vous avez dit que l'analyse est comme un antibiotique qui fait du bien à l'analyste, mais comme chaque médicament il aura aussi des effets secondaires, n'est-ce pas ? Quels sont les principaux ?*

L'effet secondaire le plus important est celui que j'ai connu lorsqu'une amie m'a dit que son mari avait une sidéremie basse et j'avais pensé qu'elle voulait me dire qu'il faisait trop longtemps que je n'avais pas été le voir et que donc son niveau de fer (Ferro) était bas. Voilà. Le risque est celui d'être toujours dans une position analytique : si un ami, alors qu'il est en train de dîner chez moi, raconte qu'il a dîné la veille dans un restaurant infect, peut-être que nous allons penser qu'il est en train de se plaindre de mon risotto. Le risque le plus important est l'excès interprétatif, le fait que l'analyste arrive à penser qu'il peut interpréter le monde, la réalité, le futur, alors qu'on ne peut interpréter que ce qui se passe dans le cadre d'une thérapie psychanalytique.

Autrefois, lorsque j'étais encore *candidat* \*, j'ai assisté à un débat entre deux analystes didacticiens d'orientation différente, qui regardaient ensemble la cuisse blanche du cheval peint par Paolo Uccello dans le tableau *La Bataille de San Romano*. L'un soutenait que la partie postérieure du cheval, le fessier, ne pouvait être

que le sein : tellement elle était blanche et arrondie ; tandis que l'autre rétorquait : « Non, regarde, elle est tellement musclée que ça ne peut que renvoyer au pénis ! » Moi j'écoutais et j'étais très perplexe. Je n'aime pas la psychanalyse appliquée ; pour moi, on ne peut l'utiliser qu'avec un patient et basta ; tout au plus à nous-mêmes ou au couple analytique. Je ne crois pas du tout qu'on puisse l'adapter à quelque chose en dehors de la thérapie psychanalytique. Après, on peut toujours s'amuser, pourquoi pas ? Si l'on veut l'appliquer à la trigonométrie ou à une œuvre d'art, il n'y a rien de mal.

C'est-à-dire, la psychanalyse a sa propre spécificité : soigner la souffrance humaine. Le bistouri sert à couper le ventre d'un patient, mais pouvons-nous utiliser un bistouri pour couper une feuille de papier ? Certainement ! Ce n'est pas l'usage pour lequel il a été créé, mais personne ne nous empêche de le faire. Ensuite, n'oublions jamais qu'utiliser ce même bistouri pour couper le ventre d'une personne n'importe où, c'est un crime !

*Où il y a de l'argent, ça va de soi, il y a les impôts qui sont un sujet épineux. J'ai abordé ce sujet trois fois dans des situations publiques : la première fois j'ai reçu une ovation par les collègues, la deuxième on m'a dit qu'il ne fallait pas parler de ce sujet, la troisième fois, la plus sympathique, un collègue influent m'a répondu que chacun pouvait payer ses impôts tant que son Surmoi\* n'était pas satisfait. Pourriez-vous me donner votre avis ou nous passons d'emblée à la question suivante ?*

Le monde dans lequel j'aimerais vivre serait celui où tout le monde paye ses impôts selon ce qu'il gagne, que ce soit les analystes, les coiffeurs ou les bouchers. Je ne verrais aucune

raison pour laquelle les analystes devraient avoir une obligation en moins par rapport à un coiffeur ou une obligation en plus. Mettons un coiffeur qui ne paye pas ses impôts : on ne peut pas dire qu'il a des contraintes différentes par rapport à un charcutier. Être analyste est un métier comme un autre, comme un peintre ; donc, les analystes doivent payer leurs impôts comme tout le monde. Si ensuite quelqu'un se trouve dans une situation qui fait que s'il paye tous ses impôts il se retrouve sans avoir de quoi manger, alors, c'est le bon sens qui le fera frauder ces 10 % qui l'empêchent de vivre ; en revanche, s'il pouvait tout payer, ce serait mieux pour tout le monde. C'est-à-dire, il ne me semble pas qu'on tombe sous une catégorie exigeant une loi spéciale, selon laquelle le fait, pour nous analystes, de payer nos impôts aurait un sens symbolique particulier, différent. Tu payes les impôts car le Ministère des Finances existe, le Service des impôts existe et toi, en tant que citoyen Italien ou Slovène, tu es tenu à le faire pour contribuer au bon fonctionnement de la collectivité.

Bien sûr, j'aimerais même payer les impôts comme on les paye en Finlande : on les paye très cher et tout le monde les paye, mais ensuite tu as aussi l'analyse gratuite tant que tu en as besoin, des années durant s'il le faut.

Non, il ne me semble pas que celle des analystes soit une catégorie qui devrait être protégée ou maltraitée ; je n'associerais pas le Surmoi avec les impôts, non plus ; tu payes les impôts car tu dois les payer.

